Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 38 (1905)

Heft: 1

Artikel: Lettres sur la religion [suite]

Autor: Naumann, Friedrich

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379774

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRES SUR LA RELIGION

PAR

FRIEDRICH NAUMANN [1]

VII

Prenons comme point de départ ce que disait, un jour, le professeur Drews, dans la *Christliche Welt* [2]. Celui-ci déclare que la joie que le chrétien éprouve en face de la nature, demeura à peu près silencieuse dans toute la dernière génération de prédicateurs ; et il considère comme un accroissement des sensations religieuses, que j'aie pu de nouveau écrire des méditations sur Dieu dans la nature. Je suis heureux de cet aveu, sans m'attribuer personnellement beaucoup de mérite. Voici la situation : les prédicateurs qui n'osaient plus se servir de la conception de la nature que nous offre le récit de la création et qui n'avaient pas la hardiesse de s'approprier la nouvelle théorie des origines, se trouvaient dans une position difficile. Ils n'avaient pas d'appui auquel pût s'accrocher leur sentiment de la nature, dont ils avaient pourtant parfaitement conscience à la lecture des Psaumes ou des paraboles de Jésus. La vieille chanson du soleil et des montagnes ne convenait plus et ils n'avaient pas encore trouvé la nouvelle. Mais il fallait bien qu'apparussent une fois des hommes pour qui c'était chose naturelle de

[1] Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraison de novembre 1904.

[2] *Christliche Welt*, revue hebdomadaire dirigée par M. le Dr Rade et qui représente les idées théologiques de Harnack et de ses émules.

considérer le soleil comme la source de la vie terrestre et de lire l'histoire de l'éternité dans les replis des montagnes. Ceux donc qu'on continue à appeler des « modernes, » parce qu'ils possèdent certaines notions intellectuelles qui ne sont pas encore devenues l'apanage de tous, peuvent maintenant, naïvement et joyeusement, comprendre le devenir dans sa grandeur ; et des psaumes montent d'eux-mêmes à leur bouche, unissant l'esprit des vieilles et pieuses mélodies à la nouvelle conception de l'univers qui leur est devenue toute naturelle. Tant que ce n'était point le cas, les sentiments de la foi étaient comme des exilés en face de la nature ; ils ont maintenant retrouvé leur abri.

Sur ce point, les temps les plus pénibles sont passés ; le débat entre Moïse ou Darwin est terminé ; et l'on verra combien facilement la joie religieuse de la nature se mettra à grimper le long de la nouvelle construction de nos naturalistes.

Que sont tous les anciens psaumes qui chantent l'eau, en face de ce que nous enseignera l'avenir sur cet élément fondamental de notre existence, dont nous contemplons, comme jamais une génération n'a pu le faire, la puissance créatrice modelant la terre ? Ici se prépare pour la religion une source de sentiments d'une telle force et d'une telle diversité que cela pourrait nous rendre jaloux de la génération de nos enfants.

N'en va-t-il pas de même en ce qui concerne l'amour du prochain ? Il ne s'agit point ici, à la vérité, d'un changement dans notre connaissance de la nature, mais d'une transformation très semblable dans l'essence et, par là, dans la conception de la vie sociale. L'ancienne forme de l'amour chrétien du prochain, en dehors du cercle de la famille, était la forme patriarcale de la protection, de l'assistance. Aimer son prochain, c'était faire du bien, faire part de ce qu'on avait ; c'était aussi prendre soin, protéger, forcer au bien. Cette forme ne cessa point d'exister, mais cet amour perdit en puissance d'action à notre époque de capitalisme et d'argent. On continuait à l'exercer sans en être intimement satisfait.

Ce qu'il y avait justement de religieux en cet acte : le don de soi, le sacrifice, la sympathie, se perdait ; et plus encore que ce n'avait été le cas à travers les siècles de l'histoire du christianisme. C'était de nouveau, pour quelque temps, un sentiment exilé, sans patrie. Toute œuvre de « mission intérieure, » à laquelle j'ai moi-même travaillé avec zèle et plaisir, ne peut se débarrasser de l'oppressante sensation qu'elle éveille des sentiments qui ne peuvent point se développer complètement. On parle de l'amour du Christ et l'on fait ensuite une collecte pour le traitement d'un homme qui doit exercer cet amour pour nous. Il n'est pas possible de faire autrement ; et aujourd'hui je ne saurais pas agir différemment qu'autrefois ; mais une voix grave et pleine de désir murmure au-dedans de nous : « Est-ce bien là la forme suprême de l'amour évangélique ? » Oh ! c'est une chose étrange que ce battement d'ailes de sentiments puissants et exilés ; ils voltigent à travers les airs comme un essaim d'abeilles en quête d'une ruche, parce qu'il a été chassé de celle qu'il occupait. Comme tout ce petit peuple bourdonnant est affairé ! il cherche et, s'il ne trouve pas, il meurt. C'est ainsi que tremblent les âmes dans lesquelles habite l'amour du Christ et qui n'ont pas découvert la manière de le réaliser dans notre société moderne. Comme toutes les paroles de l'Evangile, qui parlent d'amour fraternel, étaient brûlantes dans notre cœur ! C'étaient des flammes qui n'ont point trouvé de mèche. Je ne puis dire combien la fête de Noël nous tourmentait autrefois, parce que jamais nous n'éprouvions le fait de l'exil de nos sentiments comme en ce jour. Il faut avoir connu quelque chose de ces élans de recherche, pour comprendre quelle signification les mots « chrétien-social » ou « socialisme évangélique » ont eu pour nous. Par ce mot qui a tant de sens divers : « social, » nous avons été ramenés à notre patrie, au mouvement de classe des gens dépendants. L'attachement du sentiment à quelque chose de réel était de nouveau possible. Il me semble que celui qui a éprouvé cette sensation d'exil de ses sentiments dans n'importe quel domaine a, à partir de ce moment, une

compréhension intime et personnelle de ce qu'est la position de la religion dans notre monde moderne, dans ce monde de sensations diverses et exacerbées.

Mais nous parlerons de cela la prochaine fois.

VIII

L'un des sentiments religieux les plus forts est celui de la reconnaissance. Il fut, de tout temps, fondé sur les bienfaits que nous recevons de Dieu. Mais plus l'homme prenait conscience de la connexion de tous les phénomènes naturels, plus aussi la parole : Dieu te donne ceci ou cela, lui devenait difficile à comprendre. Même en faisant complètement abstraction du fait qu'il y a aussi dans la vie beaucoup de jours mauvais, les bienfaits des jours heureux se laissaient toujours plus difficilement ramener à un donateur immédiat. Une augmentation de salaire, rendue nécessaire par le manque de bras, ne peut pas être aussi aisément considérée comme un don de Dieu qu'une fructueuse vendange ; pourtant, en ce qui concerne celle-ci aussi, l'ancienne foi enfantine commença à s'effacer, à mesure que l'on saississait mieux le rapport entre la température et la fertilité et que l'on apprenait à supputer par avance ce qu'autrefois on demandait par la prière. C'était comme lorsque les enfants remarquent qu'il n'y a pas de « bonhomme Noël, » mais que c'est la mère qui achète l'arbre, pour la somme d'un franc cinquante que lui donne le père. Dans la vie d'un enfant, une telle expérience ébranle ; le charme a disparu et la nuit sainte semble engloutie par le terre à terre journalier. Les sentiments que le soir de Noël éveillait volètent à l'aventure, jusqu'à ce qu'ils sachent à quoi s'attacher. La reconnaissance envers Dieu errait ainsi, au milieu de nous, sans direction, jusqu'à ce nous fussions habitués à considérer l'ensemble des phénomènes naturels comme une émanation de cet amour que nous remerciions jadis pour chaque bienfait en particulier. Les notions, qui avaient menacé d'abord de détruire notre sentiment, nous sont alors devenues chères, et nous nous sommes

réjouis de leur achèvement, parce que nous étions enfin délivrés de l'impression que le monde nous devenait toujours plus étranger, plus incompréhensible et plus vide de Dieu.

Dieu est dans la contrainte, la nécessité, la succession des phénomènes; il n'est pas seulement dans un bonheur particulier qui nous arrive par occasion, il est partout dans le monde que nous connaissons et que nous aimons vraiment, dès lors seulement, parce que nous savons qu'il est *son* monde. Notre reconnaissance n'a maintenant point de limites, car nous savons que toute notre vie, suivant les formes de notre connaissance, est un présent de sa part. Et nous pouvons aussi nous passer du miracle, qui nous était autrefois nécessaire. Je me rappelle fort bien le temps, où je souffrais de l'absence de miracles, vu que la Bible est pleine de récits miraculeux et que je ne comprenais pas pourquoi ce qui avait été accordé aux habitants de Cana, de Naïn, de Bethsaïda, devait nous être refusé. L'idée de miracle est une forme de la connaissance par laquelle les hommes s'assurent de l'existence de leur Dieu. Notre connaissance est meilleure ; remercions-en le Seigneur.

Je dis donc que la plus grande difficulté que rencontre le christianisme de nos jours, est de maintenir les sentiments alors que les notions se transforment. Cette difficulté serait plus considérable encore, si notre époque n'était pas, autrement aussi, une époque de dispositions et de sensations désappariées.

Considérez donc nos artistes. Ils ont proclamé ce principe que ce qui importe ce n'est pas ce qu'on peint, mais comment on le peint. Ce qui signifie, en d'autres termes, qu'on ne cherche pas à fixer des objets, mais des impressions, des dispositions, des mouvements d'âme. Le peintre traduit un état d'âme ; il est à peu près indifférent qu'il se serve pour cela de la représentation d'un lac, d'une forêt ou d'un troupeau de moutons. On fait, en réalité, des études pour obliger l'âme à se décomposer en ses plus simples éléments. Il n'est pas aisé de faire comprendre cela, en peu de mots, à celui qui ne s'est pas occupé spécialement de questions artistiques ;

mais quiconque est au courant de ces choses comprendra parfaitement ma pensée : en religion, à présent, on demande moins *ce que* quelqu'un croit que *comment* il croit ; on veut savoir s'il est capable d'éprouver des dispositions intérieures fortes et pures.

Je ne tiens point cet état de choses, en art comme en religion, pour ce qu'on peut atteindre de plus parfait. Nous sommes fatigués de l'ancienne peinture historique et nous tenons un effet de lumière, bien saisi et bien rendu, pour plus important que la représentation de tout un concile. L'antique sagesse scolastique a été jetée de côté et le moi s'essaie à dire ce que lui-même voit, éprouve ou saisit. C'est ainsi que nous avons laissé derrière nous toute la série des anciennes et immuables formules dogmatiques et que nous osons dire par nous-même : voici ce que j'éprouve en fait de religion ! C'est souvent remarquablement peu ; mais ce peu a, du moins, le mérite d'être personnel. Ce tâtonnement, cette recherche demeure encore sous l'influence du passé; nous regardons toujours vers les anciens maîtres lorsque nous ne comprenons pas bien par nous-même ; mais notre moi a commencé à vivre.

Que chacun, individuellement, soit davantage livré à ses propres forces, voilà la bénédiction, qu'on ne peut estimer assez haut, de ces périodes où la conception du monde se transforme. Le Nouveau Testament est un livre plein d'une jaillissante et personnelle originalité. On ne s'en aperçoit guère dans les temps de formes dogmatiques fixes ; mais nous qui vivons à un moment de transition, nous le remarquons, et cela nous fait du bien, sous ce rapport, de pouvoir nous approcher du Nouveau Testament plus que cela n'était possible aux époques où chacun savait d'avance ce qu'il devait croire.

Je vous ai dit, mon ami, que beaucoup de résignation était nécessaire dans la situation actuelle de la religion ; maintenant je puis ajouter qu'il y a aussi, dans cette situation, beaucoup de joie ; et je pense que vous me comprendrez.

IX

Il m'est agréable, mon ami, de sentir que jusqu'ici nous nous comprenons : « les sentiments demeurent, tandis que les conceptions doctrinales changent. » Et je vous accorde volontiers la restriction que vous ajoutez à cette phrase, en disant : « Les sentiments ne sont nullement immuables, lorsque les notions se transforment ; seulement la transformation des sentiments n'arrive que beaucoup plus tard. » C'est parfaitement juste ; mais ceci dépasse ce dont notre génération fait l'expérience. Nous éprouvons « le désir de sauver le contenu de l'ancienne piété, tout en constatant que nous ne pouvons plus maintenir debout la forme de l'ancienne foi. » C'est déjà un progrès religieux que d'avoir conscience de cet état de contrainte qui est le nôtre et de le considérer comme nécessaire. J'attache de l'importance à ces derniers mots : la situation incomplète de notre état religieux, cette situation de sentiments exilés, sans patrie, que nous avons décrite, doit être considérée par nous comme quelque chose de nécessaire et à quoi l'on ne peut échapper. Ce n'est que si cet état de choses résulte nécessairement du passé et du présent que nous pouvons le supporter avec une bonne conscience et joyeusement. Mais aussi longtemps que nous pensons que c'est par une arbitraire et occasionnelle décision que nous sommes sortis de la foi de jadis, nous ne pourrons, au fond de l'âme, nous délivrer du sentiment que c'est pour notre malheur que nous nous sommes ainsi détachés du troupeau, condamnés maintenant à errer sans direction et sans but, solitaires, à travers les difficultés de conceptions du monde diverses et opposées. Or ce n'est pas individuellement et isolément que nous nous sommes séparés des anciennes idées ; mais toute la manière de penser de la civilisation européenne se modifie ; nos transformations à nous ne sont qu'un élément dans ce procès. Nous sommes devenus ce que nous devions devenir. Notre bon plaisir n'est point cause que nous soyons sous l'influence du nouveau système de connaissance en science naturelle ou en histoire ;

mais comme toute notre vie est dirigée par Dieu, c'est aussi Lui qui a permis que nous nous trouvions dans cette situation. Dieu nous a donné cette difficulté ; l'accepter de sa main nous permet de rester pieux au milieu de tous les doutes et de toutes les incertitudes. Autrefois la piété consistait à tenir ferme la forme de croyance qu'on avait trouvée ; aujourd'hui, chercher le Dieu des anciens jours dans la nouvelle image du monde, c'est être pieux.

Cela nous amène à la notion fondamentale de toute vie religieuse : Dieu. Est-il possible, au temps de Darwin, de croire encore en Dieu ? Dieu n'est-il point mort, comme on dit ? Non, il ne l'est pas. Je prétends même que cette notion fondamentale de la religion : Dieu, a beaucoup moins souffert de toutes les transformations de la connaissance que n'importe quelle autre, moins importante et accessoire. L'histoire biblique a pris un autre aspect qu'au temps de l'orthodoxie ; les idées sur la naissance et l'étendue du monde se sont considérablement modifiées ; mais Dieu n'a pas changé ; il n'est ni plus ni moins distinct qu'autrefois. On n'en a jamais su davantage à son sujet que nous n'en savons nous-mêmes. Il est possible que ce soit peu ; et, en réalité, c'est peu ; mais dites-moi : que savaient de Dieu les hommes qui tenaient le Sinaï pour l'emplacement d'où il parlait à son serviteur Moïse ? Savaient-ils autre chose de lui que : feu, éclair, nuages, invisibilité, sainteté, puissance et mystère ? Ce qui pour eux demeurait caché, ce dont ils auraient voulu avoir des révélations, pouvaient-ils en faire le tour par la pensée ? Ou bien le Père céleste, dont le service et la filialité ont formé le contenu de la vie de Jésus-Christ, le Seigneur du Royaume des cieux, le Roi qui invite au banquet éternel, le Dieu d'Abraham, de tous les prophètes et des apôtres, est-il quelque chose de positivement saisissable, une figure aux lignes fermes et précises, de laquelle on puisse dire : elle commence ici et finit là ? Et le Dieu des théologiens, formé uniquement d'attributs, et qui n'est pas autre chose que la réunion de ces notions : toute-puissance, éternité, toute-présence, omniscience, sagesse absolue, justice, sainteté, amour,

miséricorde, béatitude, est-ce que ce Dieu de notions et d'attributs est quelque chose d'immédiatement clair, malgré tout le zèle qu'on a mis à approfondir son essence ? Tout discours sur Dieu fut toujours un balbutiement d'enfants, saisis inconsciemment par une puissante mélodie, mais qui n'ont pas de mots pour traduire le frémissement de leurs âmes. Dieu a toujours été le grand Inconnu, qui est plus puissant que nous et que tout ce que nous connaissons ; la chose en soi que nous ne voyons jamais, que nous ne comprenons jamais, mais à qui nous osons dire : Tu !

La relation personnelle avec le mystère du monde, dont chaque époque épie les révélations aussi bien qu'elle le peut, c'est et cela reste la foi en Dieu. Il n'y a pas moins de mystère du monde aujourd'hui que jadis. Tout élargissement des connaissances augmente, en même temps, les obscurités ; et le nuage dans lequel Dieu habitait au temps de Moïse est toujours là, bien que nous soyons à l'époque des télescopes.

X

Il est parfaitement juste que je vous ai seulement dit jusqu'ici : autrefois on ne savait pas de Dieu davantage que nous. Dieu fut toujours plus grand que toute pensée de ses adorateurs. La relation avec lui a toujours été semblable à celle d'un navigateur avec la mer, avec cette différence toutefois que dans ce cas le navigateur commence à pouvoir parler avec la profondeur qui le porte. Les dieux populaires des païens, les divinités des Germains étaient-elles autre chose qu'une conversation de l'homme avec la profondeur des choses, qui se révèle et se voile chaque jour ? La science moderne aurait-elle changé quelque chose à cette conversation ? Je ne saurais pas quoi. Malgré une adhésion sans réserve à la conception moderne du monde, j'ai conscience d'être dans la même relation fondamentale avec la vie en soi, que mes pères ; ils étaient dans la main de Dieu, j'y suis aussi ; ils le priaient quand ils ne pouvaient pas avancer, je fais de même ; ici encore ce sont seulement des formes et des notions qui se

sont déplacées, et non la disposition fondamentale de l'âme.

Un chrétien du moyen âge se représentait naturellement Dieu sous une forme bien plus fantômale que je ne le fais ; il vivait dans un monde d'esprits qui fourmillait d'anges, de diables, de démons, de magiciens, de sorcières ; il ne connaissait pas d'humanité calculatrice, terre-à-terre, capitaliste, et s'éclairant à l'électricité. Ses maisons étaient pleines de recoins secrets, ses églises de volutes gothiques ; ses forêts avaient encore des loups et ses chemins des brigands ; ne devait-il pas posséder une autre imagination que moi ?

Or l'imagination est nécessaire à la création journalière de la foi en Dieu. Il faut posséder quelque chose de ce qu'ont les poètes, si l'on veut trouver le chemin de la vie éternelle ; on doit pouvoir comprendre la parole : « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru[1]. » Celui qui n'a pas l'ombre de pouvoir intérieur de création peut, au besoin, devenir prêtre, il ne sera jamais prophète ; car, le prophétisme fut toujours un regard dans l'infini, un pressentiment de ce qui est inexprimé, la trouvaille de mots pour traduire l'extraordinaire. Il va de soi que les prophètes, et tous ceux qui se laissèrent diriger par eux, restèrent enfants de leur temps. Le prédicateur du moyen âge devait prêcher un Dieu beaucoup plus embrouillé et plus inquiétant que ne fait l'homme qui, aujourd'hui, parle de Lui. Toute notre imagination est devenue plus droite, plus logique ; je voudrais presque dire plus mathématique. L'ancienne forme d'imagination, nous l'appelons romantique ; nous appelons la nôtre : conscience moderne. Que notre imagination ait plus de valeur en soi que l'ancienne, nous n'en savons rien ; car il n'est pas toujours certain que les formes de vie disparues fussent les moindres. En tous cas, la forme linéaire de notre imagination a lutté pour l'existence spirituelle et s'est ainsi développée ; maintenant nous l'avons. C'est par elle que nous saisissons Dieu, et nous avons le même droit à le faire que chaque époque passée avec la sienne propre. Que par là nous accomplissions ce

[1] Jean XX, 29.

qui peut être atteint de plus parfait au point de vue religieux, aucun homme raisonnable ne le pensera; car notre imagination elle-même est un pauvre enfant, qui a besoin de grandir. Mais peut-être est-ce justement la foi en Dieu, dans laquelle la conscience moderne trouve pleinement son meilleur contenu.

Cela vous étonne probablement, mon ami, de me voir discuter sur ce point en me servant de la notion d'imagination. De faux théoriciens nous ont fait accepter l'idée que ce que nous saisissons par l'imagination est irréel et contre la vérité. Il s'agirait ici de la « belle apparence, » comme on dit [1]. Rien ne serait plus contraire à mon penchant naturel que de reléguer Dieu dans le domaine de la « belle apparence. » Il est, à mes yeux, la réalité en soi que nous poursuivons sans cesse, plus réel que nous-mêmes. Rien de ce que nous désirons comme prédication de Dieu ne peut être une simple forme décorative. Nous voulons rejeter toute parole à son sujet que nous ne pouvons considérer comme vérité. Entre Lui et nous ne doit régner aucune étiquette; nous ne l'appelons pas: Votre Majesté; nous disons simplement: Tu, à l'âme du monde. Et nous ne voulons aucune règlementation artificielle de nos relations avec Lui. Mais justement, pour saisir ce qu'il y a de plus simple, de plus profond, de moins artificiel, nous avons besoin de ce que nous avons appelé plus haut: l'imagination.

Le mot *âme* déjà est un morceau de poésie; car la raison ne connaît pas d'âme; le mot *personnalité* de même. Toutes les expressions comme: *vie*, *essence*, *action*, *création*, tout ce qui parle du *moi* dépasse la raison journalière. Les mots *genre* et *espèce* sont aussi du domaine de l'imagination. Chaque essai de tirer les unités de la multiplicité est un acte créateur; c'est de l'imagination, c'est de la foi. Sans une telle création intime, vous ne pouvez pas être darwiniste et nous ne pouvons pas chercher Dieu.

Le darwiniste et celui qui cherche Dieu sont, tous deux,

[1] Gœthe.

sur le même chemin ; seulement l'un dit : « Je veux considérer les espèces des êtres vivants comme le contenu de l'histoire de la vie ; » et l'autre : « Je voudrais saisir ce qu'il y a derrière les espèces. » Dieu est dans l'évolution, et celui qui nous enseigne l'histoire de l'évolution nous ouvre les portes qui mènent à Dieu. Je ne suis jamais plus content de croire en Dieu, que lorsqu'on m'explique la grandeur de la nature avec tous les moyens que possède la science moderne. Quelle pauvre foi que celle de ceux qui tenaient les étoiles pour des clous d'or !

Votre NAUMANN.

XI

Mon ami,

Vous n'exigez pas de moi que je vous parle longuement du récit de la création dans le premier livre de Moïse. Pour l'époque qui l'a vue naître, cette histoire est grandiose, digne d'admiration. Mais aujourd'hui, si nous voulions la prendre comme norme dans ses détails, la voix de Dieu nous demanderait : « Pourquoi vous ai-je donné de nouvelles révélations, si vous ne voulez pas les accepter ? » La religion seule est-elle condamnée à ne rien acquérir au cours des âges ?

Il n'est pas nécessaire non plus que je m'arrête longtemps à ce fait que nous sommes, vis-à-vis des miracles, dans une autre position que les pêcheurs de Galilée. Le monde au milieu duquel le Dieu du Nouveau Testament a reçu forme et couleur, était plein de miracles. Alors le miracle était le fait de tous les jours, car l'âme des hommes était disposée à ressentir partout l'inattendu dans le cours de la nature. Elle n'était point attentive à la question de cause et d'effet dans l'enchaînement des phénomènes. De tous côtés se manifestait l'extraordinaire, qu'on saisissait avec ardeur. L'Orient est rempli, encore aujourd'hui, d'histoires que notre esprit ne peut supporter. Une religion de Galilée devait être fort riche en miracles ; c'est manquer de sens historique que de ne point comprendre cette nécessité. Mais c'est en être également dénué que d'exiger de l'esprit de notre époque qu'il ait

les mêmes dispositions que l'esprit de jadis. Nous sommes dressés à chercher la régularité et la conséquence des événements. Cela tient à la transformation de l'imagination dans son ensemble, comme je vous en ai déjà parlé. Nous cherchons et aimons la ligne droite, ce qu'on peut embrasser d'un regard et expliquer. Je ne sais pas si cette direction de l'intelligence, qui est la nôtre, est la dernière qui sera donnée à l'homme, ainsi que je l'ai dit plus haut; mais c'est la nôtre, et pour nous elle est nécessaire. Voilà pourquoi c'est aussi, de notre part, une nécessité de reconnaître la présence de Dieu dans la marche ordonnée des événements et non dans leurs interruptions inexplicables. Et cette nécessité à laquelle nous ne pouvons échapper est le titre justificatif de notre forme de piété: notre foi en Dieu doit être conforme à ce que nos âmes sont devenues de par sa volonté. Notre idée de Dieu a perdu par là en mobilité, mais elle a gagné en grandeur. Nous plongeons nos regards dans la continuité des choses de la nature, aussi loin que nous pouvons la suivre, et nous disons au Mystère infini de l'existence qui nous entoure: je viens de toi, je vais à toi; tu es mon jour, tu es ma nuit; tu es la force, tu es la loi; tu es la vie, tu es le but.

Et si le mystère paraît ne point répondre? S'il semble que nous criions vers la mer sans écho? Sur ce point encore nous ne sommes pas en plus mauvaise posture que les croyants des âges précédents; car eux aussi soupirent à cause du mutisme de leurs divinités. Ce qu'ils entendaient c'étaient les paroles de leurs prêtres, les chants des bosquets sacrés, les pensées de leurs prophètes. Vers eux non plus Dieu n'est pas venu dans son absoluité, mais il parlait « en divers temps et en diverses manières aux pères[1]. » Croire en Dieu, c'était autrefois comme maintenant, vaincre ce grand silence par la volonté de la foi. Qu'est-ce que le véritable Israélite avait directement de son Dieu? Il écoutait Moïse et les prophètes. Et les apôtres? Ils faisaient l'expérience

[1] Héb. I, 1.

de la personnalité infiniment profonde de Jésus-Christ et reçurent d'elle des pressentiments de Dieu. Le moyen par lequel Dieu s'approcha des hommes a toujours été que quelques individualités sentirent plus fortement sa présence, et donnèrent à d'autres quelque chose de ce puissant sentiment. Cela n'est pas encore devenu différent aujourd'hui : ni plus facile, ni plus difficile. Dieu vient à nous dans l'esprit saint de ceux qui le trouvèrent; mais ceux-ci sont unis entre eux : l'un reçoit de l'autre et se développe par lui. On ne peut pas comprendre la religion sans comprendre les grandes personnalités religieuses de l'humanité; comme on ne peut comprendre la peinture sans s'arrêter devant Rubens ou Raphaël. Dieu se révèle dans les orages et dans la brise du soir; mais il n'est d'abord connu comme Dieu que dans les âmes d'êtres forts, prophétiques et vaillants; et à partir de là seulement on le voit partout.

J'ai donc dit, mon ami, que la conception moderne de la nature ne rend pas plus difficile que l'ancienne d'être un croyant en Dieu. Et si nous le sommes, cela ne dépend pas des naturalistes, mais de notre relation avec les âmes créatrices que Dieu remplit.

Que Jésus se trouve en tête de ces âmes, il n'est pas besoin, dans notre milieu de civilisation européenne, de le prouver plus longuement.

NAUMANN.

XII

Il n'est donc point nécessaire de démontrer que la personne de Jésus forme le centre de notre religion. Mais il faut avoir séjourné une fois en des pays non-chrétiens pour savoir estimer, en quelque sorte, à sa juste valeur, le fait de cette personnalité. A Tunis ou à Constantinople, l'homme du monde trouvera tout ce dont il a besoin ; et là pourtant il lui manquera, à lui aussi, quelque chose de mystérieux; il lui manquera la présence spirituelle de la personne centrale de notre Occident.

Cette présence ne consiste point en quelque chose de for-

mel ou de doctrinal; elle est une sorte de pure atmosphère, dans laquelle meurt d'elle-même une partie des bacilles du mal que tout ce qui est humain contient. D'une manière ou d'une autre, nous retrouvons Jésus dans les meilleures manifestations de notre civilisation occidentale. Il est souvent difficile de dire comment certains mouvements de pensée proviennent de lui, et lesquels; mais l'absence de ces courants spirituels chez les peuples non chrétiens révèle justement sa présence au milieu de nous. A sa manière, il crée et détermine des espèces et des genres. Vous aussi, mon ami, vous appartenez à l'espèce qui ne peut se défaire de lui. Même les non-chrétiens les plus décidés ont encore un léger penchant de leur cœur de son côté; même les Israëlites, vivant au milieu de nous, assurent qu'ils ne voudraient pas le crucifier de nouveau.

C'est donc lui qui nous garantit que nous appartenons encore au christianisme. Mais qui est-il, qui était-il? Que disons-nous de lui lorsque, entre nous, nous essayons d'en parler le plus sobrement et le plus objectivement possible?

Nous disons d'abord qu'il offre à toute réflexion un problème difficile. Il l'a été pour tous ceux qui, depuis sa mort, se sont occupés intellectuellement de lui. Paul et Jean déjà avaient de la peine à dire, à son sujet, quelque chose qui les satisfît eux-mêmes; et toutes les querelles doctrinales des premiers siècles s'épuisent dans l'effort pour arriver à déterminer son essence. C'est comme si les problèmes philosophiques et moraux, qui existaient depuis longtemps, n'avaient attendu que lui pour s'attacher à sa personne.

Il forme une réunion de contrastes comme nul autre être vivant; plein de conscience de sa personnalité et plein d'humilité; n'ayant égard à rien et rempli de tendresse; animé d'un esprit supraterrestre et en même temps d'une humanité très pratique; plein de révolte et de tolérance; plein de sentiments aristocratiques et de sentiments démocratiques; un Dieu et un Homme, si l'on ose employer ces mots sans contrainte. Comment s'est-il formé? Comment expliquer cette vie intérieure, ce langage, cette mort qui donne la vie?

Justement, plus nous essayons de le sortir de son milieu historique, et plus nous sommes embarrassés, et doutons si nos essais ordinaires d'explication nous conduiront au but. Celui qui est le plus grand héraut du Dieu mystérieux demeure lui-même un mystère.

Je n'ai nullement l'intention de discuter avec vous sur des points de détail de l'histoire de sa vie. Qu'il soit fils de Joseph, que suivant notre manière de voir il n'ait pas fait de miracles, que d'après votre opinion il ne soit pas corporellement ressuscité, que tout, tout ce que l'amour, l'adoration et l'incompréhension ont ajouté à sa personne, disparaisse ; et il n'en est et n'en reste pas moins un aérolithe, venu d'ailleurs et brusquement apparu sur la terre de son époque. Et il n'aurait plus rien à nous dire, lui que nous commençons seulement à comprendre ?

Pour ce qui me concerne, je déclare donc simplement et ouvertement que je ne sais rien de la formation de son âme. Que connait-on, au fond, avec notre conception moderne de la nature, des nouvelles formations spirituelles ?

Je n'exige de personne qu'il répète n'importe quoi sur Jésus d'après n'importe quel concile. Jésus n'est vraiment point l'homme à la face duquel on puisse discourir comme les scribes.

Avez-vous déjà éprouvé l'impression que fait naître l'une des puissantes cascades des Alpes ? On voit l'eau qui se précipite ; on la voit, on l'entend, on sent qu'elle ne finira jamais ; et en face de cette puissance notre moi s'annihile ; on abandonne toutes ses mesquines sensations à ce flot, on pense avec lui et en lui. Jésus est ainsi. Il n'était âgé que de trente-trois ans lorsqu'il mourut. Ce que nous savons de lui est contenu dans un petit livre plein de paroles. Ces paroles ne peuvent être anéanties. C'est cela qui est miraculeux dans toute cette affaire. On peut être un bon psychologue et demeurer ici complètement désorienté. Mais cette sensation appartient elle-même à la religion. C'est ainsi que Jésus éprouva la présence de Dieu, son Père ; il ne pouvait pas l'expliquer, mais il était ébranlé profondément par lui. Et

c'est ce tremblement de son âme qui arrive jusqu'à nous, jusqu'à moi et jusqu'à vous.

Votre toujours fidèle N.

XIII

...Et pourtant les piétistes n'ont pas tout à fait tort. Je parle des anciens, purs et parfaits piétistes, comme Zinzendorf en fut un. Ces piétistes demeurent indifférents devant la systématisation doctrinale; ils redoutent le levain des scribes et des pharisiens[1]. Rien n'est plus faux que de tenir pour orthodoxes de vrais piétistes. Qu'est pour eux l'orthodoxie? Ils aiment Jésus de toute leur ardeur, de toutes leurs forces; ils trouvent en lui paix, joie, pardon, sanctification et béatitude. Il est leur passion et leur paradis, le fiancé de leur âme et leur frère. Chez ces piétistes seulement, en un certain sens, le protestantisme est arrivé à être lui-même; surmontant le culte de la lettre et n'étant plus que sentiment et service de Jésus. Ce piétisme n'a aucune valeur comme conception du monde; car il méprise la raison et la science; mais comme courant religieux il est très important sur le point que je discute justement avec vous, mon ami. Le piétisme c'est l'état de la foi qui occupe le milieu entre deux conceptions du monde. Sous sa forme la plus ancienne il était l'intermédiaire entre l'orthodoxie et la philosophie rationaliste. C'était un ferme attachement à la personne de Jésus; à la personne et non à la doctrine.

Et ce retour à l'origine et au fondement primitif de la religion, à Jésus, relie les chrétiens les plus modernes aux piétistes. Mais la différence entre eux est la suivante: le piétiste retournait en arrière jusqu'à « l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde[2]; » le chrétien dit moderne ne sait souvent pas trop que faire de la prédication de la croix, et il se tourne davantage vers d'autres côtés de l'activité de Jésus. Et je ne parle pas comme s'il s'agissait de moi. Ainsi que

[1] Mat. XVI, 6, et les passages parallèles.

[2] Jean I, 29.

vous le savez, je sors d'un milieu où l'on comprend la signification des mots : sacrifice et réconciliation. Quand je parle ici de chrétiens modernes, j'entends des gens qui n'ont pas passé par l'école du langage et de la pensée bibliques et ecclésiastiques. Ceux-là ont très peu la capacité de s'approprier intimement l'idée de la mort rédemptrice sur Golgotha; car dans leurs âmes manquent les notions préparatoires : faute, châtiment éternel, colère de Dieu, expiation, substitution vicaire, imputation, justification. C'est un fait que ces notions sont positivement hors d'atteinte pour un bon nombre de nos contemporains. Je n'ai pas besoin non plus de vous dire qu'il y eut des époques sans ou presque sans ces notions. A cause de cela, heureusement, on n'est pas obligé de redouter que le christianisme se maintienne seulement ou tombe avec la conception de la Passion de Zinzendorf. Toujours est-il que j'avoue voir avec une grande inquiétude ces notions s'effacer. Chacun de nous peut individuellement les garder pour soi ; mais qui peut croire qu'elles seront jamais de nouveau généralement acceptées? Je pense à tout le peuple que je vois autour de moi à Berlin et à sa nourriture spirituelle de tous les jours. Ce peuple apprendra encore beaucoup de choses ; mais qu'il apprenne à lire le mot sacrifice dans le sens que lui donnait Paul, c'est difficile à croire. Tous ces gens sont trop loin du culte des sacrifices des anciennes religions pour pouvoir, sans études spéciales, éprouver la valeur mystique du sacrifice offert pour le monde. Les chants de la Passion leur plaisent encore, mais ils ne les comprennent plus vraiment : « Les souffrances et les liens et tout ce que tu as enduré, c'est mon âme qui l'avait mérité [1]. » Le plus qu'ils puissent en saisir, c'est le martyre pour la vérité et l'amour infini que révèle ce martyre. Chacun s'en va, ici, de son côté; car il n'y a plus, justement sur ce point, de sentiment commun à tous les protestants instruits.

1 Die Marter und die Banden,
Und was Du ausgestanden,
Das hat verdienet meine Seel'.

Cantique de Paul Gerhard, 1607-1676.

On se tait là-dessus, comme on garde le silence lorsqu'on perd quelque chose qu'on aime. Retrouvera-t-on cela, une fois, avec de nouvelles conceptions ? Je ne le sais pas, et il m'est douloureux de devoir écrire ce : Je ne le sais pas ; mais cet échange de lettres n'a de valeur que si nous disons aussi, clairement, ce que nous ignorons. C'est justement ce qui fait la différence entre une étude dogmatique et une étude historique. La dogmatique doit avoir sur toutes choses un point de vue doctrinal ; l'étude historique considère les notions de la foi dans leur naissance ou leur disparition. Je suis heureux d'avoir été porté par une vague de pensée qui connaissait l'antique croyance de la croix ; mais je sais que c'était, au milieu de notre monde moderne, une vague dont le retour est possible, mais n'est point certain. Ce que vous désirez apprendre de moi n'est pas ce que je peux dire encore aujourd'hui du sacrifice du Christ. J'ai essayé de le faire dans mes « Méditations. » Mais vous voudriez savoir, alors que beaucoup ne trouvent plus le chemin qui mène à « l'agneau de Dieu, » si pour eux Jésus a encore assez de valeur, de contenu, pour être leur Alpha et leur Oméga.

XIV

Vous désirez, mon ami, que je m'arrête encore un peu a la doctrine de l'expiation. Je suis pleinement d'accord ; car qu'y a-t-il dans le christianisme qui ait exercé une aussi profonde influence que cette parole : « Qui a été donné et répandu pour vous[1]. » Il me semble que cette parole a un contenu impérissable, éternel ; et, à la vérité, il y a dans ces mots plus que ce que peut dire tout homme vaillant qui meurt pour une idée ou par dévouement fraternel. En quoi consiste cette signification plus grande, c'est ce qu'on peut à peine expliquer à une génération d'hommes qui ne possèdent pas les notions préparatoires de la Bible. Il ne reste plus qu'une impression forte et générale de la gravité et de la solennité de la mort rédemptrice sur la croix, sans qu'il soit

[1] Mat. XXVI, 28, etc.

possible de traduire cette impression par des expressions doctrinales. Notre époque n'est en aucun cas plus embarrassée que, justement, devant cette partie de la révélation religieuse d'autrefois. C'est facile à dire : je n'ai pas besoin de rédemption. Mais on se souvient, en même temps, qu'il y eut déjà des hommes très sages qui parlèrent ainsi et qui pourtant, à l'heure de la mort, firent venir le prêtre afin qu'il leur annonçât sa doctrine de l'expiation parce qu'eux-mêmes n'en possédaient point, mais en éprouvaient le besoin. La crainte silencieuse de finir par manger le plus dur pain de couvent, afin de sentir au moins quelque chose sous la dent, tourmente à mon avis plus d'hommes qu'on ne le pense. J'ai entendu plus d'une fois, de la bouche d'hommes libérés de toute tradition, tomber cette parole : Je ne sais point ce que je penserai à mon lit de mort, mais je redoute ce moment. En cette heure les esprits des ancêtres, qui sont en nous et autour de nous, reprennent vie ; et lorsque le temps est venu de retourner vers nos pères, notre cœur malade entend le cantique de jadis : « O Christ, Agneau de Dieu, toi qui portes les péchés du monde, aie compassion de moi[1]. » Et ce chant devient un baume sur nos blessures.

Chez beaucoup de nos contemporains on trouve donc sur ce point, et au plus haut degré, ce que nous avons décrit comme la caractéristique de notre piété : les états d'âme durent plus longtemps que les formes doctrinales. N'y a-t-il pas, en effet, des gens qui désirent entendre la musique de la Passion, mais qui ne peuvent supporter une prédication sur le même thème ? Et s'ils ne supportent pas un sermon de la Passion, c'est parce qu'ils ont un sentiment toujours plus grand d'éloignement, à chaque parole que l'on prononce sur la mort rédemptrice du Christ pour l'humanité.

Ils veulent bien écouter chanter, avec recueillement : « Sois mon bouclier, ma consolation, à l'heure de la mort et laisse-moi voir ton visage en ma suprême misère[2], » mais le

[1] Agnus Dei, — traduction allemande de 1528, — est chanté fréquemment lors des cultes de sainte cène.

[2] De Paul Gerhard, d'après Bernard de Clairvaux.

pasteur ne doit pas venir leur dire : Ton péché, et le péché de ta femme, et le péché de ton voisin, et le péché de ton village, et le péché de ta province, et tout péché de tous les pays, de tous les peuples, de tous les temps, sont soumis à une condamnation commune qui pesait sur l'âme de Celui qui luttait en Gethsémané. A ces paroles, il semble à l'auditeur qu'il pénètre dans un espace privé d'air, où l'on ne peut plus guère ni respirer ni entendre. Et, chose curieuse, cette consolation perd toute sa force, par ce peu de mots, parce qu'il est forcé de se demander si son péché est une chose qui gît pour ainsi dire à côté de lui et qui peut être portée vers Gethsémané. Il sent qu'il est, dans son ensemble, quelque chose qui est devenu. Et ses péchés, qu'il déplorait lui-même à l'instant, lui apparaissent, sous la contrainte de la réflexion, comme une partie de son être. Il ne comprend soudain plus l'homme qui parle du haut de la chaire, parce qu'il ne comprend plus le Dieu qui s'irrite de ce qui est devenu.

Le besoin d'une doctrine de la réconciliation est pressant et ineffaçable. Regardez tous ceux qui s'agenouillent encore devant le saint-sacrement. Voyez comme les « pauvres Henri [1] » courent dans nos salons les plus brillamment éclairés. Plus que jamais on peut comparer ce besoin à l'un de ces animaux qui étendent sans cesse leurs tentacules dans l'eau pour y saisir n'importe quoi. Les soupirs d'âmes non délivrées, qui ne sont point en règle avec elles-mêmes et ne peuvent plus simplement aller trouver le repos au pied de la croix, ces soupirs emplissent notre atmosphère spirituelle. Ne les entendez-vous pas siffler à travers le « vaisseau fantôme » ; ne voyez-vous pas comment Ahasvérus [2] vous rend

[1] Légende souabe, dont Hartmann von der Aue a fait un poème. Il s'agit d'un chevalier atteint d'une maladie incurable. Un sage de Salerne lui annonce qu'il ne peut être guéri que par le sacrifice volontaire d'une vierge. Le chevalier ne veut point d'un tel sacrifice et se retire chez un paysan, dont la fille se déclare prête au don de sa vie lorsqu'elle a connaissance de la prédiction. C'est donc l'idée d'un rachat, d'une rédemption, qu'exprime la vieille légende souabe.

[2] Ahasvérus, condamné à errer sans trève pour n'avoir pas permis au Christ de se reposer devant sa demeure lors de la montée du Calvaire ; le capitaine du vaisseau fantôme, puni par une navigation éternelle pour avoir pris la mer le jour

encore visite ? Ce besoin cherche une forme nouvelle et ne la trouve pas. Tout ce que nous avons gagné de nouveau au point de vue religieux ne porte pas sur ce point ; au moins, pour ma part, je ne trouve aucun indice d'une nouvelle conquête du mystère de la croix par les formes de la pensée moderne.

Tout ceci n'est rien de plus que ce que je vous avais déjà dit dans ma précédente lettre, en d'autres termes et plus brièvement. Mais cela vous aura indiqué quelle est ma position sur ce point. J'estime que nous ne pouvons pas rejeter la consolation que nous apporte l'idée de l'expiation, parce que la doctrine de ce fait nous paraît impénétrable. Il est possible que pour une prochaine génération déjà de nouvelles portes s'ouvrent. On ne doit jamais penser qu'une idée qui fut centrale pendant plusieurs siècles puisse subitement mourir. Elle ne le peut pas, même si ce qu'elle fera pour continuer à vivre reste obscur à nos yeux.

NAUMANN.

XV

Suivant les époques, que de manières diverses de considérer le Sauveur ! Faisons ensemble le tour des églises et considérons les images qui le représentent. Nous allons à Rome et à Florence, à Anvers et à Paris, vers les peintres flamands et Albrecht Dürer, vers les Jésuites ou les Nazaréens ; et mille fois nous voyons un Jésus différent. Aussi diversément qu'on l'a peint, on l'a aussi prêché. Cette personne est si riche qu'elle peut agir d'une manière infiniment variée sur les âmes.

Il est bon que nous ayons conscience de ces diversités, car alors nous éprouvons une simple et cordiale allégresse à penser que notre manière personnelle, limitée et actuelle de nous représenter Jésus, est, elle aussi, justifiée. Ce n'est, en

du Vendredi Saint ; c'est toujours la même idée d'une âme sur qui pèse une condamnation et qui soupire après la délivrance, que ces deux légendes populaires traduisent.

[1] 2 Cor. IV, 7.

effet, point comme s'il y avait un type normal de Jésus, valable d'Antioche à Berlin, duquel nous seuls, protestants modernes d'aujourd'hui, nous voudrions nous séparer. Le moyen-âge aussi avait son Christ, qui était tout autre que le Jésus oriental de Nazareth. Si, devant Dieu, les hommes de jadis étaient dans leur droit avec leur Christ, alors nous le sommes aussi avec le nôtre. Nous cherchons à faire de tout ce que nous pouvons apprendre de son temps un fond sur lequel se dessine Jésus. Jamais comme aujourd'hui il n'a été autant considéré du point de vue historique. Nous savons, sans pouvoir l'empêcher, que cette manière de voir a des lacunes et n'est point employée sans arbitraire. Mais toutes les autres manières de voir devraient aussi dire d'elles-mêmes : « Nous portons notre trésor dans des vases d'argile. » Nous tâchons, par les méthodes de notre psychologie, de saisir le Jésus ancien, oriental et réel. Nous essayons, malgré toutes les difficultés, de jeter un coup d'œil à travers ses paroles jusqu'en son être intime ; et nous croyons que la contemplation de la force religieuse la plus puissante qui ait jamais existé sur la terre, nous aide à demeurer des hommes pieux au milieu de notre époque et de notre monde. Ce qui est essentiel en religion se transporte pour nous dans le domaine psychologique. Etre pieux signifie acquérir un état de l'âme tel qu'il a existé en Jésus, mais à un degré de puissance qui subjugue. C'est quelque chose de tout autre que la simple pensée d'un haut idéal moral. Cette pensée a pour nous beaucoup moins de force immédiate qu'au temps du rationalisme, il y a de cela un bon siècle ; car nous savons, mieux qu'on ne le savait alors, combien tous les points de vue en morale changent avec les circonstances des diverses époques ; je reviendrai encore une fois là-dessus plus tard. Que Jésus ne soit qu'un idéal moral est trop peu pour nous, qui voudrions approfondir la connaissance de sa personne. Sa morale n'est qu'une partie de son âme, et ce qui est, au fond, l'important dans cette âme, c'est la pénétration de toutes ses impulsions par le sentiment de la filialité divine. Nous cherchons donc l'âme du Fils de

Dieu qui a dit de lui : « Moi et le Père, nous sommes un[1]. » Si, sous ce rapport, nous employons l'expression de Fils de Dieu, nous le faisons avec la pleine conscience que nous ne parlons pas comme des philosophes qui pourraient dire quelque chose sur l'éternelle distinction de personnes en Dieu. Toute la façon de poser la question qu'avait l'ancienne Eglise est loin de nous. Nous parlons psychologiquement : l'homme qui n'a rien que Dieu en son âme peut se dire Fils de Dieu. Le comment de la formation d'une telle âme échappe à notre sentiment et à notre connaissance, comme je l'ai dit. Nous trouvons cette âme unique existante et nous nous plongeons dans ses profondeurs. Nous essayons, aussi bien que c'est possible, dans la différence des circonstances sociales, de devenir des contemporains de Jésus et de nous abreuver de sa présence, comme les pélerins du Jourdain.

Cette manière de faire ne produit aucun système, aucune doctrine, aucune conception du monde en particulier, mais un enrichissement du contenu de notre pauvre personnalité, par ce que nous pouvons trouver de meilleur. Le genre se fortifie dans sa forme primitive. Nous mangeons, pour employer une expression biblique, le « pain de vie[2]. » Ce que les générations passées avaient de Jésus nous aide en cela ; non point que nous soyons esclaves de ces générations, mais parce que les yeux de nos pères ont plongé dans les yeux de Jésus de Nazareth. Il était déjà, lui-même, au centre de toute leur doctrine sur sa personne. Il a été leur consolation, non seulement dans sa mort, mais aussi dans sa vie. Il nous a été légué par eux, comme le meilleur de ce qu'ils possédaient.

XVI

Vous savez, mon ami, que j'ai essayé il y a un certain nombre d'années de représenter Jésus « comme homme du peuple[3]. » Il se peut qu'aujourd'hui j'en écrirais quelques

[1] Jean X, 30.

[2] Cf. Jean VI, 35.

[3] *Jesus als Volksmann*, brochure de 16 pages. Gœttingue 1894.

phrases autrement, mais je maintiens l'idée centrale, le noyau de ce petit écrit. J'éprouvais le besoin de comprendre socialement notre Sauveur, c'est-à-dire de le suivre exactement dans la position qu'il a prise vis-à-vis des gouvernants et des gouvernés, des riches et des pauvres. Autrefois on sentait le besoin de l'enchâsser dans la conception théorique du monde. Ce besoin de jadis s'est amoindri par suite d'une croissante fragilité de l'image du monde qu'on se faisait alors, comme je l'ai déjà dit. Tandis que notre désir à nous est de mettre Jésus en relation avec le point de vue historique que nous avons et que nous pouvons appeler la philosophie de l'histoire des temps modernes.

Je sens que je fais usage d'une expression dangereuse, en employant ici le mot de philosophie de l'histoire; car des choses bien différentes sont désignées par cette expression. Voici quelle est ma pensée : depuis les Français Saint-Simon et Comte, il y a une manière de considérer l'histoire qui a trouvé son représentant le plus heureux dans Marx, mais qui n'est, en aucun cas, limitée aux Marxistes, dans le sens étroit de ce nom. L'essentiel dans cette manière de voir, c'est la conception de l'homme et de la société suivant des principes propres aux sciences naturelles. On ne parle plus de fait détaché, mais de classes, de couches, de races ; et l'on voit partout, même dans les événements spirituels, la manifestation de conséquences des mouvements de classes ou de races. Cette méthode sociale de considérer l'histoire est très en rapport avec l'esprit de notre époque, parce que nous avons derrière nous une période de luttes des nationalités, et autour de nous une semblable période de lutte économique des classes.

Nous voyons comment certains groupes de pensées se répandent ou se combattent; et nous voyons des chefs distingués sortir des couches combattantes qui les portent, les élèvent et les poussent. Et à cause de cette manière de penser relativement nouvelle, nous possédons une forme de logique qui était encore étrangère à nos pères. Nous disons : Monsieur X doit penser ainsi ou ainsi, vu sa position sociale.

Cette façon de considérer la vie spirituelle n'est certainement pas la seule, mais pour répéter ce qui a déjà été dit : elle est la nôtre, celle qui nous est devenue nécessaire à cause du temps où nous vivons. Introduire Jésus dans cette forme de pensée est pour nous aussi naturel que pour Hegel dans sa haute philosophie de l'absolu. Nous commençons donc à considérer Jésus d'après la race et la classe sociale. Personne n'a proclamé cela comme une tâche nouvelle, mais ce besoin est dans l'air. Autrefois Jésus était « l'homme en soi, » une conception de héros sacré, sans couleur, n'ayant ni nationalité ni histoire. Notre âme ne sait plus que faire de cela. Nous ne connaissons pas d'homme en soi, pas plus que nous ne connaissons de métal en soi, qui ne serait ni fer, ni cuivre, ni rien de semblable. L'idée du genre domine notre réflexion. Et c'est pourquoi nous commençons à ne plus supporter d'images ni de représentations allemandes du « Rabbi de Capernaum. » C'est pourquoi aussi nous faisons beaucoup plus attention que ceux qui le représentaient jadis, au fait que son entourage est formé d'humbles gens du peuple : pêcheurs, bergers et petits agriculteurs ; et par là ses paroles prennent pour nous une force particulièrement frappante. Nous sentons comme elles devaient porter jadis. Et nous savons maintenant pourquoi il fallait que Jésus mourût ; pourquoi il devrait encore mourir aujourd'hui. Ce qu'il y a d'infini, qui soulevait le peuple, dans ses discours, reprend vie. Nous comprenons d'une façon toute nouvelle ce que signifie : « Le peuple qui marchait dans les ténèbres voit une grande lumière[1]. » Toutes les arêtes, les angles, les tranchants et les duretés de sa physionomie, les délicatesses, les tendresses et les béatitudes de sa personne nous semblent s'épanonir comme des couleurs dans la haute montagne, couleurs qui ont toujours été là, mais que personne n'avait contemplées depuis des milliers d'années. Qu'on relise la précédente littérature chrétienne pour constater combien pâle était ce Jésus qui était adoré et aimé comme nous sommes à peine capables de

[1] Mat. IV, 16. Esaïe IX, 1.

le faire. Et nous espérons que ce que les théologiens nous ont révélé de lumières nouvelles dans la physionomie de Jésus n'est pas encore la fin de ce qu'ils peuvent nous apporter. Donc, ici aussi, il n'y a pas seulement des pertes.

XVII

Nous considérons Jésus dans le petit coin juif de l'empire international de Rome. Ce n'est que là qu'il pouvait naître; c'est là aussi seulement qu'il est né. Qu'on essaie de se le figurer à Athènes! Il aura une autre apparence, car il devra rendre compte aussi aux philosophes à l'Aréopage. Qu'on le transporte en pensée à Rome! Là il devra parler de souverains et de puissance autrement, et avec plus de précision encore, que dans la province que dirigeait Ponce-Pilate. Qu'on se le figure dans le port d'Alexandrie! Ses paroles sur Mammon prendront une teinte quelque peu différente en face du commerce mondial. Ce que Jésus nous offre, c'est la filialité de Dieu en Galilée. C'est elle qu'il présente au monde : « Allez et instruisez toutes les nations et enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit[1]. »

J'attache de l'importance à cette expression : la filialité de Dieu en Galilée. Une filialité divine à Paris, à Londres ou à Berlin, n'est point tout à fait la même chose. Il est vrai que toute filialité divine demeure la même dans son essence la plus intime, mais elle se manifeste différemment dans un milieu différent. Lorsque diverses matières brûlent, il s'agit du même procès pour toutes dans le fait de brûler; toutefois, suivant l'essence consumée, la flamme sera différente en dimension, en force éclairante, en couleur et en température. Mais on allume la flamme de la seconde matière par le feu de la première. Il en allait, et il en va encore de même, lorsqu'on transporte la filialité divine, éprouvée en Galilée, à d'autres circonstances. La méconnaissance de ces mots : en Galilée, a été la cause de grandes misères spirituelles. Et j'en puis parler par expérience, car j'ai été aussi de ceux qui voulaient

[1] Mat. XXVIII, 19, 20.

transplanter la Galilée dans l'Europe occidentale. Comme vous me connaissez depuis des années, vous savez, mon ami, de quoi je veux parler. Il y eut un temps où, moi aussi, je voulais appliquer chaque parole de Jésus directement à nous-mêmes.

Jésus dit : « Ne te détourne point de celui qui veut emprunter de toi. [1] » Ceux-là seulement qui ont essayé d'obéir sincèrement et littéralement à cet ordre peuvent en parler. Jésus dit : « Lorsque tu donnes un festin invite des pauvres, des estropiés [2]. » Qu'on applique ce commandement directement à notre situation ! Il dit : « Ne vous inquiétez donc point et ne dites pas : Que mangerons-nous ? que boirons-nous [3] ? » Or que nous apprend l'économie politique et qu'enseignons-nous à nos enfants ? Jésus dit : « Vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres [4]. » Qui veut faire cet essai, et transformer son champ ou sa fabrique en aumônes ? Est-ce seulement dureté de cœur et péché originel, si nous ne réalisons pas tout cela à la lettre ? Serait-ce même un bonheur pour n'importe qui, si nous le faisions, et aurions-nous le droit de le vouloir ?

Naturellement les prêtres de tous les temps ont trouvé toute espèce de chemins, afin d'éviter le poids de telles paroles. Ils disaient : Cela n'a jamais été pensé littéralement. Mais Jésus l'entendait pourtant à la lettre. Ou bien n'était-il qu'un beau parleur ? Non, certainement pas ; il exigeait qu'on fît comme il enseignait, et lui-même, le tout premier, agissait ainsi. Le prêtre dit alors : Ce précepte n'a de valeur que pour les moines et les nonnes. Ce sont les moines et les nonnes qui ont la tâche de réaliser la Galilée en Europe. Mais les couvents sont-ils donc vraiment devenus la Galilée du Sermon sur la montagne ? Ce qui a existé un jour ne peut pas être refait artificiellement à n'importe quel autre endroit. Il n'y eut qu'une fois une communauté primitive, et celle-ci

[1] Mat. V, 42.
[2] Luc XIV, 13.
[3] Mat. VI, 31.
[4] Marc X, 21, et parallèles.

même n'a pas fleuri longtemps. Les paroles de Jésus ont dû être comprises à l'origine littéralement ; mais elles ne peuvent malheureusement plus être exécutées de même par nous.

Je ne vous apprends rien de nouveau, mon ami, lorsque je vous dis que prendre conscience de cette impossibilité est un lourd fardeau pour le chrétien croyant. Il sent alors, mieux que n'importe comment, combien il est difficile d'être un vrai chrétien. L'expérience qu'on ne peut plus croire certains dogmes anciens est moins profondément douloureuse que celle de n'être plus en état de reproduire, directement dans le présent, la conception pratique de la vie qu'avait Jésus. Nous vivons à une époque de capitalisme et nous possédons une religion qui est née avant cette époque. Pour nous, calculer et acquérir font partie des devoirs moraux. Même les associations ouvrières doivent calculer et acquérir. Nous vivons tous sous le mammonisme, si peu que nous soyons disposés à être des serviteurs de Mammon. Notre époque est une époque d'économie financière et de spéculation. Or, en une telle époque, nous avons un Sauveur qui dit, avec une décision qui n'a égard à rien : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon[1]. » Comment pouvons-nous échapper aux reproches de notre conscience ? Veuillez m'aider à réfléchir sur ce point,

Votre N.

[1] Luc XVI, 13.

Lausanne. - Imp. Georges Bridel & Cie